

# Étude critique : certitudes morales

Autor(en): **Bourl'honne, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **36 (1948)**

Heft 147

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380496>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ÉTUDE CRITIQUE

---

### CERTITUDES MORALES

Cette étude <sup>(1)</sup> très fouillée de la condition humaine, à la fois d'une science sûre et d'une belle élévation morale, se présente comme une interprétation personnelle du sens et de la raison d'être de la vie. L'auteur ne craint pas de dire ce qu'il pense et de prendre parti, sans faire pour autant pression sur l'esprit du lecteur, avec lequel il souhaite la discussion. Il faut le féliciter et le remercier de sa fermeté et de sa largeur d'esprit, aujourd'hui surtout où ces deux qualités vont rarement de pair, où celle-ci entraîne trop souvent l'inconsistance de la pensée et celle-là son étroitesse.

Le propos de M. Guérin est des plus nets : il s'agit de savoir s'il est possible, « du point de vue philosophique, de découvrir un sens et une raison d'être à la vie ».

Cette question a préoccupé l'humanité depuis toujours, en tout cas, comme le dit La Bruyère, « depuis qu'il y a des hommes et qui pensent ». Mais le développement de notre civilisation scientifique et industrielle, fondée sur la raison critique et utilitaire, l'affaissement parallèle de la foi religieuse et des traditions morales d'autrefois ont donné à cette question une diffusion toujours plus grande au cours des deux ou trois derniers siècles. Elle se pose aujourd'hui bien au delà des cercles de philosophes ; ce sont les hommes en général qui s'interrogent librement sur le sens de la vie et qui cherchent à le découvrir à l'aide des seules lumières naturelles. Ils se sont faits philosophes par la force des choses. Mais cela ne va pas sans dangers : les tendances, les idées, les doctrines les plus hétéroclites foisonnent et se ruinent les unes les autres dans un grand tapage de mots. S'il ne s'agissait que de la mort des idées et des doctrines, le mal ne serait pas grand ; mais il s'agit de la vie des individus qui ne parvient pas à trouver de fondement solide et

<sup>(1)</sup> PIERRE GUÉRIN, *Certitudes morales*. Essai de philosophie pratique sur le sens de la vie. Oberlin, Strasbourg, 1946.

fécond, et qu'une agitation incessante dénature jusqu'à la faire ressembler à la mort.

Faut-il s'en prendre aux « lumières naturelles » ? Les tenir pour trompeuses, impuissantes à pénétrer jusqu'au fond des choses ? Après beaucoup d'autres philosophes et moralistes, M. Guérin cherche à nous rassurer à ce sujet ; il nous rappelle, un peu longuement peut-être, que l'homme est capable, par l'analyse objective de lui-même, de déterminer la véritable nature de son être et de son activité, et, par conséquent, de découvrir la raison d'être et le sens de sa vie.

\* \* \*

C'est une philosophie du sujet que nous présente M. Guérin. Il nous convie à passer du plan extérieur des choses au plan intérieur de l'activité morale : la réalité n'est pas hors de nous comme un monde de choses à comprendre ou de biens à posséder ; elle est en nous comme une activité qui nous est donnée, qui passe par nous et ne se maintient que si elle sort de nous en se proposant d'autres fins que la satisfaction des instincts, des désirs, des volontés de notre être individuel. Le sujet se trouve donc placé au premier plan : tout dépend de ses intentions, de la direction qu'il imprime à son activité ; s'il s'enferme en lui-même, il devient l'esclave de l'objet, c'est-à-dire de biens extérieurs dont il souhaite la possession et redoute la perte ; et, pour avoir cédé au mouvement de l'être qui le pousse à jouir de la vie, il finit par la détruire et la perdre. Au contraire, si, se détournant des valeurs d'« avoir », il s'attache aux valeurs d'« être », s'il s'efforce de devenir ce qu'il peut devenir en obéissant à cet autre mouvement de l'être qui le porte à se dépasser, à sortir de soi pour aller au delà de soi, alors la vie se fortifie et se développe en lui, elle trouve à la fois son sens et sa raison d'être. Le sujet est bien au centre de sa destinée : il peut en devenir le maître s'il sait redresser ses tendances et ses désirs égoïstes ou égocentriques, et les diriger vers une fin autre que leur propre satisfaction. « Le vrai sens de notre vie est entre nos mains » ; il s'agit de « le vouloir tel qu'il doit être ».

Cette vue de la condition humaine est en soi juste et profonde. Elle n'offre cependant rien de particulièrement nouveau : on sait depuis longtemps que l'homme est le théâtre du conflit entre le bien et le mal, et que, pour résoudre ce conflit comme il convient, il faut triompher de nous-mêmes, « nous dépasser nous-mêmes, librement, ou mieux, généreusement », comme dit M. Guérin.

Seules la sincérité et la vigueur que M. Guérin met à présenter et à défendre ses convictions, ainsi que les justifications psychologiques et philosophiques approfondies qu'il en donne, font briller d'un nouvel éclat, on est presque tenté de dire d'une nouvelle vérité, cette vieille sagesse. On sent dans ces pages un homme qui vit sa pensée, qui l'incarne avec un beau désintéressement et une force communicative qui nous soulève et nous entraîne à sa suite. On sort purifié et fortifié d'une telle lecture, fouetté par

le désir de demander à soi-même plus qu'on ne l'a jamais fait et de marcher plus fermement sur la route du bien.

C'est le cas de rappeler le mot de Pascal : on s'attendait à voir un auteur et l'on trouve un homme. C'est l'homme qui fait la valeur de ce livre, la forte et haute personnalité qui l'anime d'un bout à l'autre ; il éveille ou réveille en nous les valeurs qu'il incarne, il les exalte, il nous élève au-dessus de nous-mêmes en nous attirant à lui, en tant qu'il est plus que lui-même.

La dialectique de cet ouvrage est la plus efficace des dialectiques : celle de l'exemple, ou mieux, de la présence humaine sur le plan de la valeur ; elle touche directement l'esprit et le cœur, et les contraint sans violence. Pourtant, dans la plupart des cas, cette dialectique ne saurait rester agissante que dans la mesure où le contact personnel peut être maintenu, ou, s'il ne peut l'être, que dans la mesure où l'arrière-fond philosophique de cette dialectique se trouve rendre compte assez exactement de l'expérience commune.

Ce n'est pas le cas chez M. Guérin. Sa conception de l'homme, telle qu'elle ressort de son livre, est incomplète. En effet : pour détacher l'individu de lui-même, pour l'amener à se dépasser généreusement et à triompher du vieil homme, M. Guérin fait appel à l'énergie ou à la volonté et paraît ne compter que sur elles. « La vie humaine est une lutte permanente contre soi pour apprendre à bien vivre » ; il faut nous faire violence « pour triompher de nous-mêmes et passer de ce que nous sommes à ce que nous devons être ». C'est là une expérience morale longue et difficile que chacun doit faire pour soi-même, au travers des obstacles de tout genre. Il faut en sortir victorieux.

C'est très bien. Il n'est pas question de minimiser le rôle de l'énergie dans la conduite de la vie ; toutes les grandes religions, tous les grands moralistes y ont fait appel ; la plupart des grands mystiques ont échappé à la tentation du quietisme et prôné la discipline et l'action. La maîtrise de soi-même, la patience, la persévérance, le courage, sont des vertus qu'on a réclamées de tout temps. Citons ces paroles d'un philosophe belge contemporain, en parfaite harmonie avec l'enseignement que nous venons de rappeler et que M. Guérin reprend si vigoureusement à son compte :

« Si l'esprit est fait pour s'incarner dans la vie, l'esprit ne laisse pas de renâcler devant cet effort et la vie de résister à la soumission. Il faut de la force, de la vigilance, de la constance pour incarner l'esprit dans la vie, ... du sang et des larmes physiques et spirituelles. L'accession de l'homme à cette quatrième dimension de l'être qu'est l'existence pleine et entière et qui s'appelle — si la moralité consiste pour l'homme à être *homme* — la *vie morale*, réclame de lui une vigueur inlassable » (1).

Mais c'est une chose de constater que la vie morale réclame de l'homme le plus grand courage, qu'elle est, comme le dit M. Guérin (p. 90), une lutte

(1) Marcel DE CORTE, *Philosophie des mœurs contemporaines*. Les Presses de Belgique, 1944, p. 5.

permanente contre soi dans laquelle la victoire n'est jamais définitivement acquise, c'en est une aussi de mettre fortement en lumière cette exigence de la vie morale et de chercher à fouetter l'énergie des hommes ou à les tirer de leur torpeur ; il reste que c'est une tout autre chose pour ces mêmes hommes de se mettre à avoir de l'énergie et de se trouver sans cesse capables, après s'être heurtés à « telles ou telles difficultés, obstacles, déceptions, voire faiblesses morales ou fautes graves » (p. 77), de reprendre le travail à pied d'œuvre, de persévérer dans leur volonté du bien.

C'est ici que M. Guérin ne paraît pas tenir assez compte de l'expérience commune et qu'il risque, après avoir soulevé son lecteur au-dessus de lui-même par la chaleur de ses convictions, de le rebuter finalement par l'étroitesse de sa conception de l'homme. L'homme, selon M. Guérin, est le maître de sa destinée ; il peut la déterminer « par la conscience réfléchie et par (ses) efforts. Il suffit de savoir « pour quel idéal on veut vivre — subordination des valeurs d'« avoir » aux valeurs d'« être » — et qu'on le veuille vraiment » (p. 72 s.).

Accordons à M. Guérin — et c'est beaucoup lui accorder — que personne ne fasse difficulté pour placer les valeurs d'être au-dessus des valeurs d'avoir et assigner ainsi à sa vie un but élevé. Reste que ce but, il faut le vouloir, le vouloir vraiment. Toute la difficulté est là.

Et ce n'est pas seulement de l'individu que M. Guérin attend cet effort de volonté soutenue qui assurera seul son plus grand bien, c'est aussi des nations. La vie des nations, comme celle des individus, est sujette au conflit de l'être et de l'avoir ; qu'elles renoncent à celui-ci au bénéfice de celui-là, et elles se mettront sur le chemin d'un travail fécond et d'une grandeur réelle. « Il suffit pour cela que chacun de (leurs) enfants le comprenne et le veuille de toutes ses forces » (p. 118).

C'est enfin l'humanité tout entière qui, un jour, « à force d'avoir souffert et à force d'avoir réfléchi sur ses souffrances », pourra renoncer à son funeste égoïsme et s'adonner à la pratique des vertus désintéressées : « cela ne dépend que de la volonté des hommes et il suffirait que cette volonté soit résolue... » (p. 168).

Vouloir ! Ce mot retentit dans toute l'œuvre de M. Guérin, et il semble qu'il y retentit seul <sup>(1)</sup>. On a beau essayer de lire entre les lignes, chercher une pensée implicite donnant à entendre que d'autres dispositions et d'autres vertus sont indispensables et, à certains égards, plus importantes que celles réclamées par M. Guérin parce qu'elles les conditionnent et en assurent la véritable efficacité : on ne trouve rien, pas même le mot abandon, attente,

(1) A tout instant, des formules incisives nous rappellent au sentiment de notre devoir et de notre responsabilité : « Notre destinée... devient ce que nous la faisons » (p. 152). La vie... « nous avons réellement la possibilité d'en faire ce que nous voulons » (p. 90). « Elle nous a été réellement donnée... pour que nous en disposions comme bon nous semble » (p. 96). « Le vrai sens de notre vie est entre nos mains » (p. 119).

en la vie ou en Dieu. Tout a l'air de se passer sur le plan de l'activité consciente et volontaire, de la construction lucide et décidée de l'homme par l'homme.

Il est vrai que M. Guérin nous parle de la conversion, de ce mouvement de l'âme par lequel on se tourne du monde extérieur vers le monde intérieur, et qui implique « une complète transposition des valeurs de ce qui peut satisfaire notre individualité vers ce qui peut développer notre personne ». « Et, ajoute-t-il, une fois qu'elle est faite, toutes sortes de problèmes s'éclaircissent ». Sans doute ! mais toute l'affaire est qu'elle se fasse ; car sa difficulté est grande, « tellement nos tendances sont par nature individualistes et tournées vers les valeurs d'avoir » (p. 150, note). On aurait bon besoin d'y être aidé de quelque façon, par un ami, par une force qui nous viendrait, par la grâce... Mais la grâce, même au sens figuré du mot, et désignant le travail secret de l'âme, les lentes et imprévisibles maturations de l'inconscient — nulle trace dans l'œuvre de M. Guérin : rien ne nous est gracieusement donné, tout doit être chèrement conquis. Aussi la conversion, telle que l'entend M. Guérin, ne fait que reculer le problème, elle ne le résout pas : à l'origine de la conversion, on ne trouve que l'homme, ou, plus exactement, qu'une partie de l'homme, son intelligence et sa volonté. Il doit lui suffire de comprendre où est son vrai bien et, l'ayant compris, de le vouloir, de le vouloir « vraiment », « avec toute son âme » (1).

Philosophie incomplète, philosophie dangereuse. Philosophie rompant imprudemment en visière avec la sagesse des siècles et le sens commun,

(1) Comment on en peut venir à vouloir de toute son âme, ce n'est pas l'analyse que fait M. Guérin du mécanisme de la volonté qui saurait nous en persuader. Cette analyse est un serpent qui se mord la queue. Elle commence fort bien, d'ailleurs : la volonté n'est pas une affaire de volonté ! La force qui nous fait agir est le désir ; mais tout désir n'entraîne pas un acte volontaire au sens propre du terme ; il n'y a volonté que s'il y a effort, effort pour réfréner les tendances en désaccord avec la raison. L'habitude rend cet effort de moins en moins pénible, et nous finissons par devenir capables de faire de notre vie « ce que nous voulons », d'en disposer « comme bon nous semble » (cf. *supra*, p. 82, note 1). La volonté est donc moins un principe d'effort que produite par lui ; ce n'est pas par elle que nous faisons effort, c'est en faisant effort que nous l'acquérons. Soit ; il y a du vrai là dedans ; mais tout le vrai n'y est pas : il reste à se demander par quoi nous faisons effort. A cette question, pas de réponse dans le livre de M. Guérin ; du moins, nous n'avons pas su en voir une.

M. Guérin dit encore : Pour sortir victorieux de nos luttes, il faut avoir une force ou une « tension » psychologique suffisante, qui devient principe d'énergie et de courage ; mais, sauf cas exceptionnels, cette tension psychologique n'est pas donnée ; elle est la résultante de la synthèse que nous avons su établir, au cours de notre expérience douloureuse, entre nos tendances intéressées et désintéressées. Or, cette synthèse réclame un effort ; pour l'établir, il faut avoir déjà cette force qu'on nous dit résulter d'elle. On tourne en rond. Impossible, à nos yeux, de ne pas tourner en rond quand on réduit l'homme à l'homme, c'est-à-dire à son activité consciente, à son intelligence et à sa volonté.

avec les récents progrès de la psychologie et la pensée d'un grand nombre de philosophes, aussi dépouillés que M. Guérin lui-même de tout formalisme et de tout dogmatisme religieux. Il y a autre chose. Laissons la parole à l'un de ces philosophes :

« L'homme demeure hésitant et misérable... il n'est qu'un manœuvre au travail plein d'une bonne volonté aveugle et douloureuse s'il n'a pas fait, au moins une fois en sa vie, une expérience miraculeuse dont le souvenir est son seul appui et qu'il cherche sans cesse à poursuivre et à retrouver. C'est celle d'un état plein d'aisance et de simplicité où toutes ses facultés reçoivent leur jeu le plus libre et le plus nécessaire, *qui exclut l'effort* parce qu'il le dénoue... et lui apporte toujours une joie qui surpasse infiniment son attente. D'un tel état, chacun de nous sent en soi à la lisière de la conscience l'obscur et imminente présence, même quand il ne réussit pas à la rendre sensible ; dès qu'elle s'offre à lui, il la bénit... »

« Quand la grâce nous soutient, il n'y a rien qu'elle ne nous aide à accepter, même la fatigue, même la souffrance. Elle occupe tout le champ de la conscience et elle nous permet d'accomplir les besognes les plus différentes et même les plus fastidieuses sans que notre joie tarisse ou que notre unité intérieure se rompe. Quand la grâce est présente, nous cessons de regarder vers l'avenir et même d'espérer : nous sommes comblés. Et le signe de la grâce, c'est que le présent est toujours pour nous surabondant. » Quand elle nous fait défaut, la vie ne peut être remplie que « par le souvenir, par *l'attente confiante*, par *la patience* et par l'imitation des moments où la grâce était là... Il ne s'agit pour nous que de *nous prêter à son action*, et nous la détruisons chaque fois que nous essayons de la prévenir ou de la forcer » (1).

M. Lavelle ne veut pas signifier pour autant que des dispositions de pure attente ou passivité suffisent à la conduite de la vie ; comme M. Guérin, il attend de l'homme un effort sur lui-même : « Ce qui reste toujours nôtre, dit-il, c'est cette recherche personnelle et laborieuse par laquelle, luttant contre tous les mouvements de l'amour-propre — entendons nos désirs égoïstes, notre avidité des valeurs d'avoir — nous visons à ce parfait effacement, cette parfaite docilité qui ouvriront à (l'activité de la grâce) un chemin au fond de nous-mêmes » (2).

Seulement, pour M. Lavelle, comme pour la sagesse commune, l'effort de l'homme sur lui-même, aussi grand et aussi pénible qu'il soit, ne suffit pas ; il n'a de sens qu'en tant qu'il prépare autre chose que l'homme ne peut provoquer à coup sûr et qui « surpasse infiniment son attente » ; autre chose qu'il lui est permis d'espérer et dont la seule pensée le délivre de sa solitude et de la morne foi en lui-même seulement.

L'espoir de cette délivrance, la foi en elle, nulle trace dans l'œuvre de M. Guérin : l'homme est l'artisan de sa délivrance, de son salut, il ne peut

(1) Louis LAVELLE, *La conscience de soi*. Paris, Grasset, 1933, p. 302 ss. C'est nous qui soulignons.

(2) *Ibid.*, p. 133 ss.

compter que sur lui-même ; la vie lui a été donnée pour qu'il en dispose comme bon lui semble, il suffit que sa volonté soit résolue <sup>(1)</sup>. Cela est dérisoire et faux.

M. Guérin nous accusera peut-être de mettre quelque malice à souligner comme nous le faisons la signification unilatérale de son œuvre, à nous attacher à en refléter la lumière crue et à en faire saillir les arides et étroits horizons. Mais, encore une fois, c'est que nous n'y avons rien vu d'autre, rien pu y voir d'autre, tant M. Guérin tient les rênes courtes à sa pensée ou à son expression.

\* \* \*

Il reste cependant qu'à la fin de son livre M. Guérin aborde le problème de Dieu. Malheureusement, il le traite en une dizaine de pages, dont la plupart sont consacrées à réfuter des erreurs relatives à l'idée qu'on se fait trop souvent de Dieu, et il ne lui reste guère de place pour exposer sa pensée personnelle avec les développements nécessaires. Essayons cependant de la dégager.

Dieu est à la fois immanent et transcendant : immanent, parce qu'il est en nous ce qu'il y a de plus que nous, ce qui nous fait nous dépasser et nous donne le meilleur de notre vie ; transcendant, parce qu'il est au delà de nos individus égoïstes centrés sur les valeurs d'avoir. Il est à la fois cette volonté en nous de dépassement, ou d'être, et cet être que nous ne sommes pas encore. Un tel Dieu ne se démontre pas ; il est l'objet d'une expérience personnelle ; c'est en obéissant à sa volonté, en vivant d'une vie de renoncement à soi, qu'on le « réalise » véritablement en nous.

Le problème de Dieu est donc inséparable du problème de la destinée humaine. En résolvant la question du sens à donner à notre vie — conversion de l'avoir à l'être — nous résolvons le problème de Dieu. Les deux sont un problème de volonté. Vouloir notre vie pour une fin supérieure, c'est vouloir Dieu (p. 152).

Tout cela manque de précision et permet au lecteur de tirer la couverture à soi dans le sens qui lui convient. Pour nous, et à la lumière de ce que M. Guérin a dit précédemment, voici ce que nous croyons comprendre : Dieu n'est pas distinct de la conscience humaine, il se réduit à l'activité de cette conscience en tant qu'elle s'efforce d'établir en elle une unité intellectuelle et morale. Il ne transcende que les consciences individuelles, et dans la mesure seulement où elles ne réussissent pas à s'élever à l'unité, à épuiser la conscience et la raison humaines. Il ne transcende pas cette conscience et cette raison, au delà desquelles il ne paraît rien y avoir.

Dieu, ainsi réduit à « la tendance unificatrice de la pensée humaine » <sup>(2)</sup>, n'est pas un être ; il n'a pas de réalité ontologique qui serait à la fois la source

(1) Cf. *supra*, p. 82, note 1.

(2) ARNOLD REYMOND, *Philosophie spiritualiste*, t. II, p. 345.



de cette pensée, le fondement des valeurs spirituelles et la « condition dernière... de la plénitude de notre être » (1). Il ne saurait donc entretenir des rapports vivants avec l'homme, des rapports d'être à être, dans lesquels l'homme puisse espérer trouver une autre force que celle qu'il se donne à grand'peine, et qui paraît nécessaire à sa perfection. C'est pourquoi M. Guérin insiste tant sur le devoir et la puissance de détermination de l'homme par lui-même. Pourquoi, aussi, il tranche le problème du mal dans les termes de la seule responsabilité humaine (2). Pourquoi, enfin, il tranche par la négative le problème de l'immortalité de l'âme et remet avec une belle intrépidité à l'histoire le soin de juger définitivement des vies individuelles (3).

Ce que M. Guérin nous dit de Dieu ne paraît rien changer à sa pensée, telle que nous l'avons exposée plus haut ; au contraire, ramener Dieu à la volonté en nous de dépassement, volonté sur laquelle on ne s'explique pas autrement qu'en la faisant dériver de nos efforts faibles et intermittents pour subordonner nos tendances égoïstes à nos tendances désintéressées, c'est charger l'homme de la plus lourde des tâches et d'une responsabilité infinie : celles d'appeler Dieu à l'existence, de le construire lentement et douloureusement dans sa propre conscience seulement en tirant le plus du moins, et avec cette perspective que, l'humanité disparue, Dieu s'évanouit avec elle, avec ses états supérieurs de conscience.

Répetons-le : il se peut que toute la philosophie de M. Guérin ne soit pas là ; il se peut que M. Guérin ne compte pas que sur lui-même, qu'il ne soit pas seulement intelligence active et volonté tendue ; il se peut qu'il ait foi en autre chose qu'en les efforts humains. Mais cela ne ressort pas de son livre ; celui-ci est une leçon de lucidité et d'énergie, ce qui est fort bien ; mais il n'est que cela, ce qui est insuffisant.

Il ne vaut que pour des privilégiés qui, au demeurant, peuvent se passer de lui parce qu'ils se tirent d'affaire tout seuls et à leur façon. Il peut encourager certains d'entre eux, les confirmer dans leur attitude et dans leur volonté, leur donner une plus nette conscience du but et des moyens. Ce service n'est pas négligeable : il n'est pas indispensable.

(1) *Ibid.*, t. I, p. 279.

(2) Il n'y a dans la vie, en fait de mal, « que celui que nous y introduisons » (p. 162) quand nous mésusons de notre force. « De là viennent tous nos malheurs : il nous suffirait de le comprendre » (p. 161 s.). Il est donc vain de se demander si la vie est bien ou mal faite ; elle est « ce que nous voulons qu'elle soit », et si elle n'est pas ce qu'elle pourrait être, c'est que, tout compte fait, c'est nous qui sommes mauvais (p. 162), il ne peut être question que de notre faute (p. 161, note).

(3) L'être individuel n'a rien à envisager au delà de sa destinée terrestre que la persistance des effets de son activité sur les autres êtres, pour le bien ou pour le mal. Son salut consiste dans l'influence heureuse qu'il continuera d'exercer sur eux après sa mort, et sa damnation « éternelle » — dans l'impossibilité de changer quoi que ce soit au mal qu'il aura fait. L'histoire seule juge les hommes et, pour ceux qu'elle condamne, *il n'y aura jamais de rédemption* (p. 98, c'est nous qui soulignons).

Il est à peu près nul, et souvent dangereux, pour la plupart des hommes. La plupart des hommes ne sont pas des privilégiés. La « tension » psychologique, la force morale ne leur est point libéralement octroyée, et c'est une impertinence ou une cruauté de venir leur dire que la destinée « ne dépend que de la volonté des hommes et qu'il suffirait que cette volonté soit résolue ». Il faut bien autre chose : faire jaillir dans son cœur l'amour du bien, l'amour d'autrui, l'amour de Dieu. Toute la question est là. Ceux qui la posent en termes de volonté et d'intelligence humaines seulement, éducateurs « humanistes », « rationalistes », « scientistes », s'y cassent les dents depuis toujours. Aujourd'hui, la psychologie nouvelle et la psychanalyse sont venues leur donner un regain de confiance et d'espoir. Pour combien de temps ? Attendons, mais ne misons pas trop sur cette carte. Le problème de l'homme n'est pas qu'un problème de connaissance et de volonté, de science et de technique.

L'homme et ses techniques, l'homme et sa science, l'homme et sa volonté — encore une fois il n'est pas question d'en médire ; elles doivent être portées à leur plus haut degré d'achèvement ; mais, dans leur état actuel — et pour longtemps encore, pour toujours peut-être — elles ne sont point dans un rapport exact avec le réel. A elles seules, elles abusent l'homme autant ou davantage qu'elles ne l'éclairent et le guident ; principes d'activité et de vie, elles se révèlent rapidement principes de lutttes stériles et de mort. Elles appellent autre chose, sans commune mesure avec elles, et que nous croyons avoir suffisamment souligné au cours de ces pages.

Paul BOURL'HONNE.

---